


COURBANTS ALTERNATIFS



ÉNERGIE
RENOUVELÉE

COURANTS ALTERNATIFS

Les Frères Ripoulain

**Bruno Elisabeth
Richard Louvet**

ÉNERGIE RENOUVELÉE

TRAÎNEZ-
NOUS
COMME
DES
BÊTES
SAUVAGES !

Dans cette nouvelle mission picturale, David Renault et Mathieu Tremblin ont demandé à Richard Louvet et Bruno Elisabeth du Bureau d'Investigation Photographique de les accompagner pour capturer leurs frasques *signées les Frères Ripoulain*.

C'est une occasion en or pour les photographes qui rêvent depuis longtemps d'approcher au plus près l'univers graffitique de ces oiseaux rares.

La prudence et le tact seront inutiles. Une seule consigne – donnée par le duo – pour pouvoir prétendre à un documentaire digne de ce nom :

« Traitez-nous comme des bêtes sauvages ! »

Soit une invitation à réagir à la posture exhibitionniste qu'ils adoptent.

Convoyer de Rennes à Morlaix les inséparables avec tout leur bardas relève de l'exploit pour les voituriers. Le « safari-photo » débute ainsi dans l'enthousiasme communicatif des Ripoulain parqués à l'arrière de la Renault 106 Jeans comme dans un wagon à bestiaux.

À l'arrivée les fauves sont lâchés. Chacun revêt sa panoplie respective

et prend son rôle à cœur ; rouleau, perchette et salopette pour les uns, Polaroid, moyen format, reflex, camera Mini-DV et gilet de sécurité pour les autres.

Le documentaire tourne à la fiction. Durant les heures qui suivent, les chasseurs d'images n'ont de cesse de traquer les deux peintres dans les positions les plus improbables, qu'ils soient hyperactifs, perchés sur une échelle ou au repos, lovés sur les matelas à même le sol qui leur servent de couchage.

De coutûme les Ripoulain trouvent leur légitimité, en tant qu'acteurs de

la cité en peignant sans autorisation, mais en négociant l'espace à mesure de leur dialogue avec les badauds ou les autorités piqués par la curiosité. Pour « Plasticité », l'autorisation collective de peindre les lieux, donnée par les Chiffonniers de la Joie et l'Urgence de l'art laisse la voie libre à l'aménagement complet du site – plots signalétiques, bâche, échelle, escabeau. Tous ces artifices feignent les codes de l'autorité pour mieux les détourner.

Les appareils photo et caméra leur confère désormais le statut d'acteurs sur le tournage d'un film. La mise en scène improvisée théâtralise leurs

rapports à l'espace public.

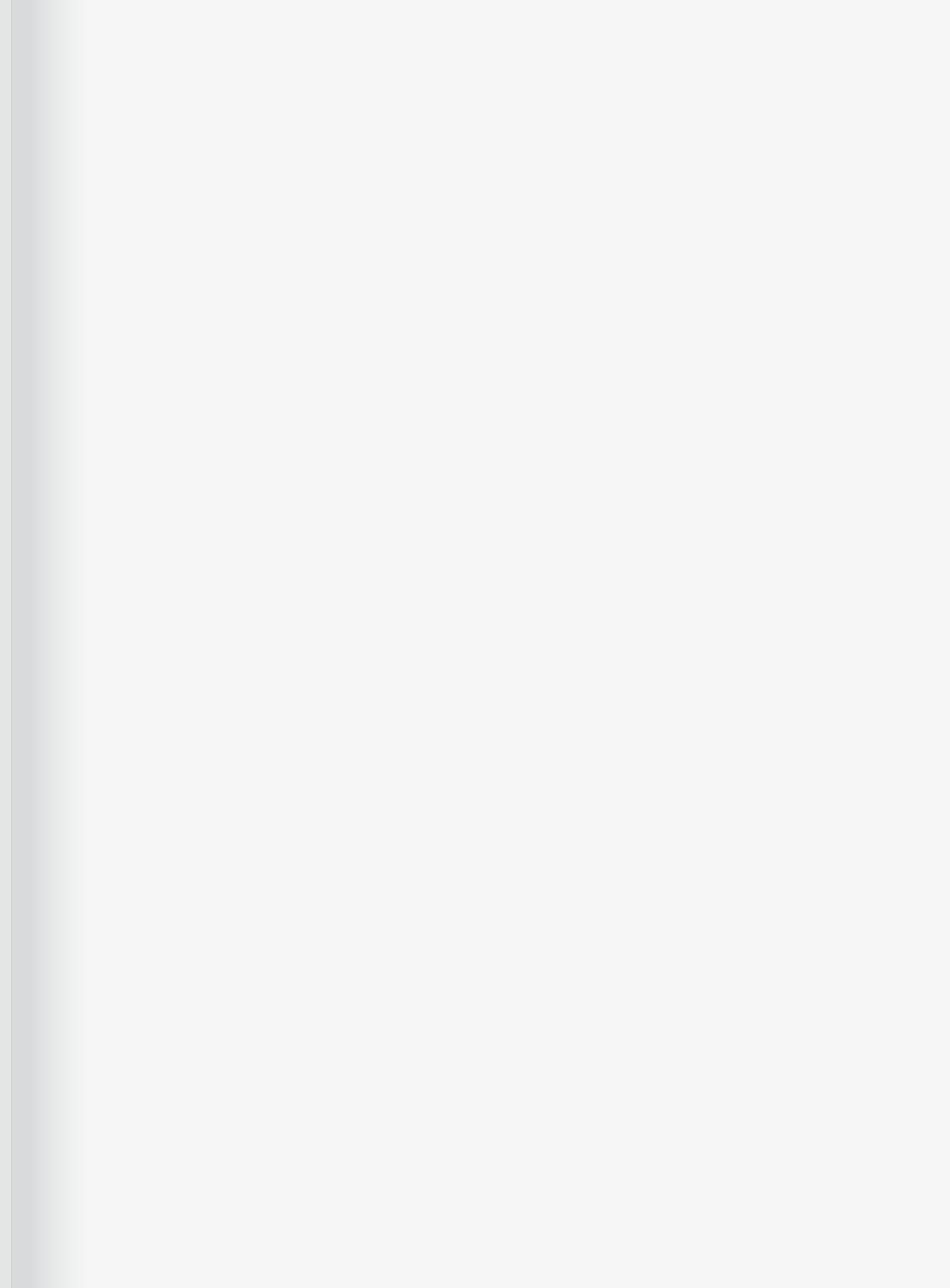
Les passants intrigués, les observent sans pour autant oser les approcher.

Ripoulain et confrères s'étalent et transforment l'acte visible mais discret, en « spectacle ».

















EXPOSITION

CREATION CONTEMPORAINE
SCULPTURE ~ BIJOUX
MOBILIER & OBJETS

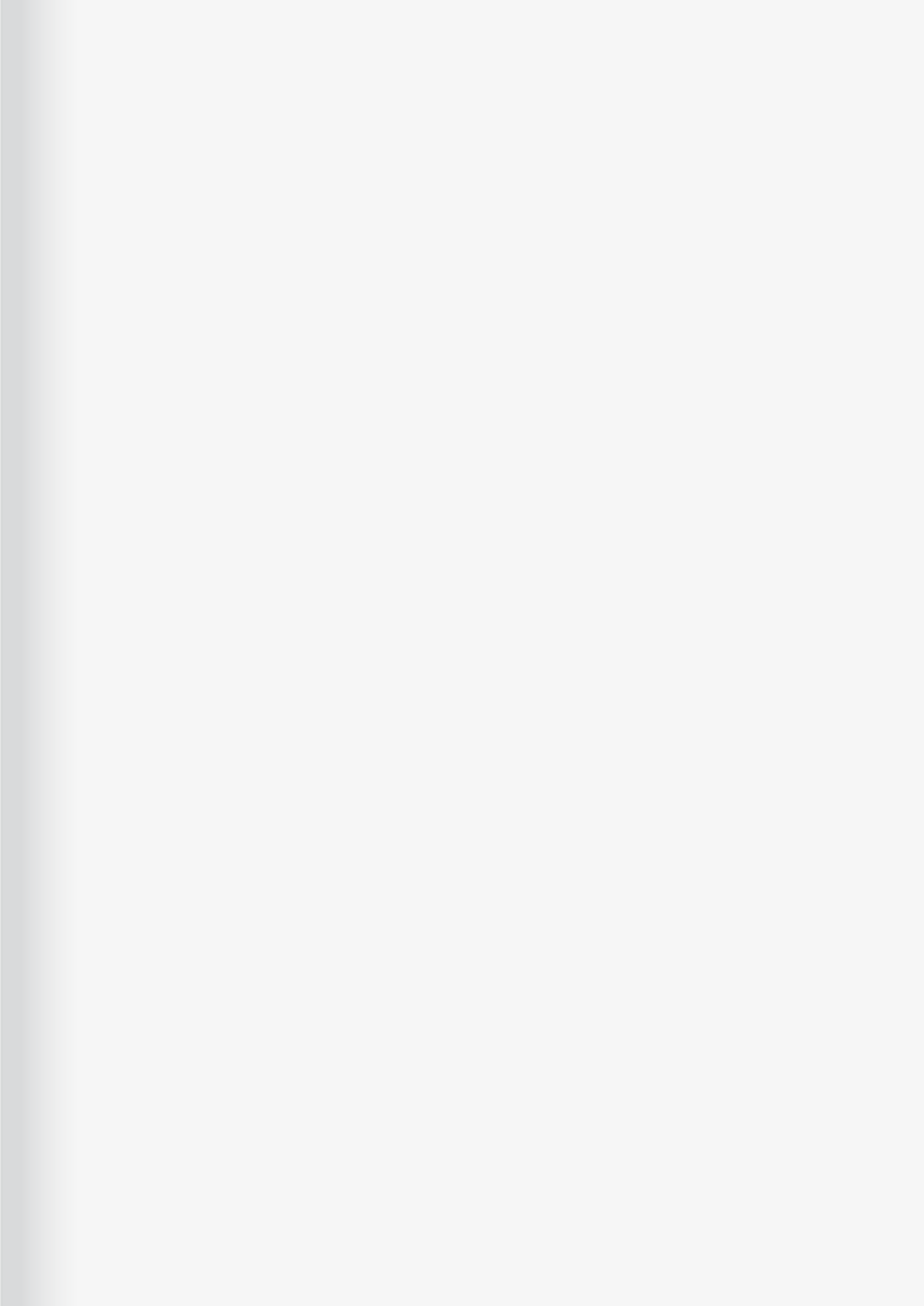


EXPO
OBJETS
RARES











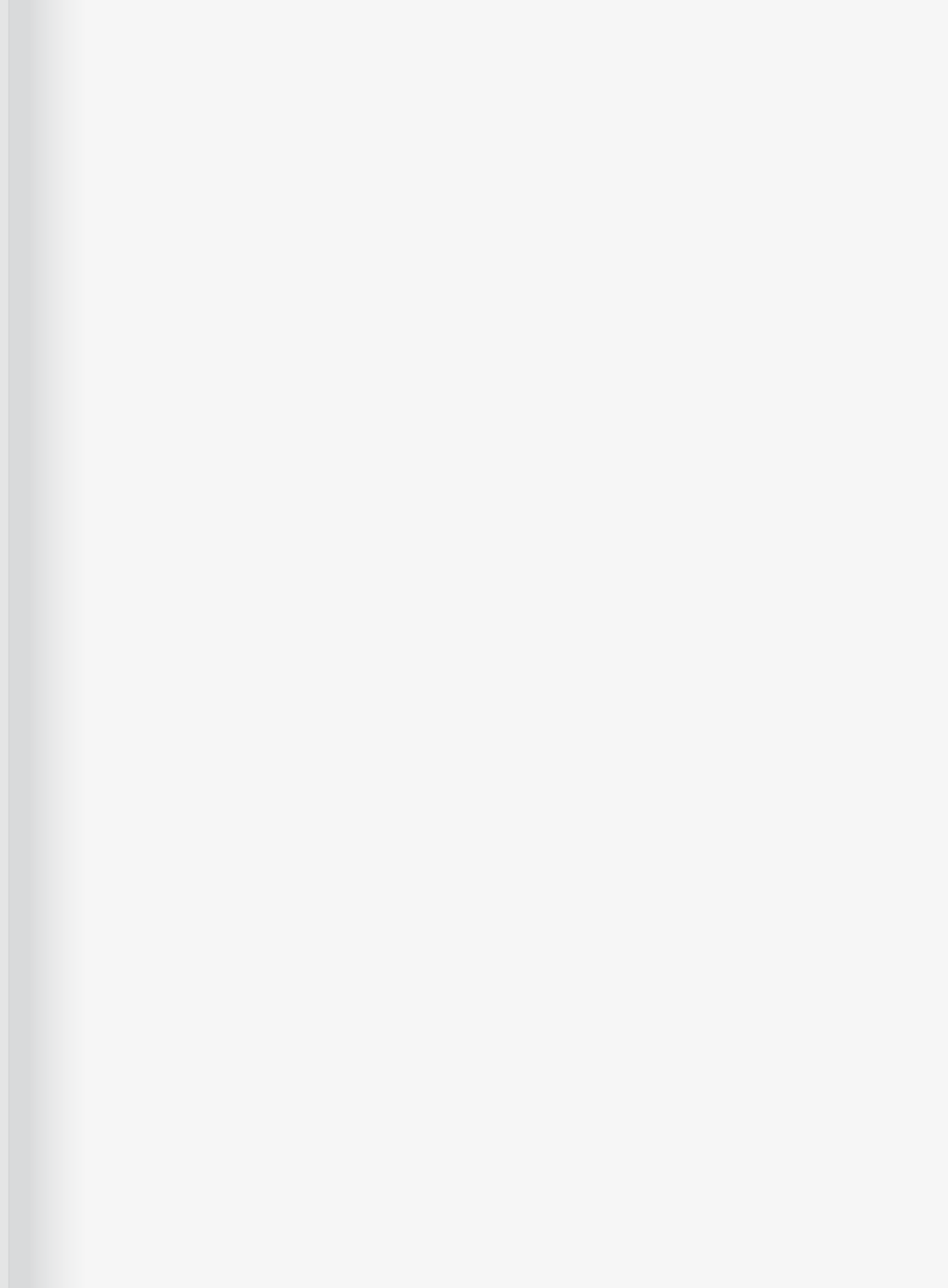


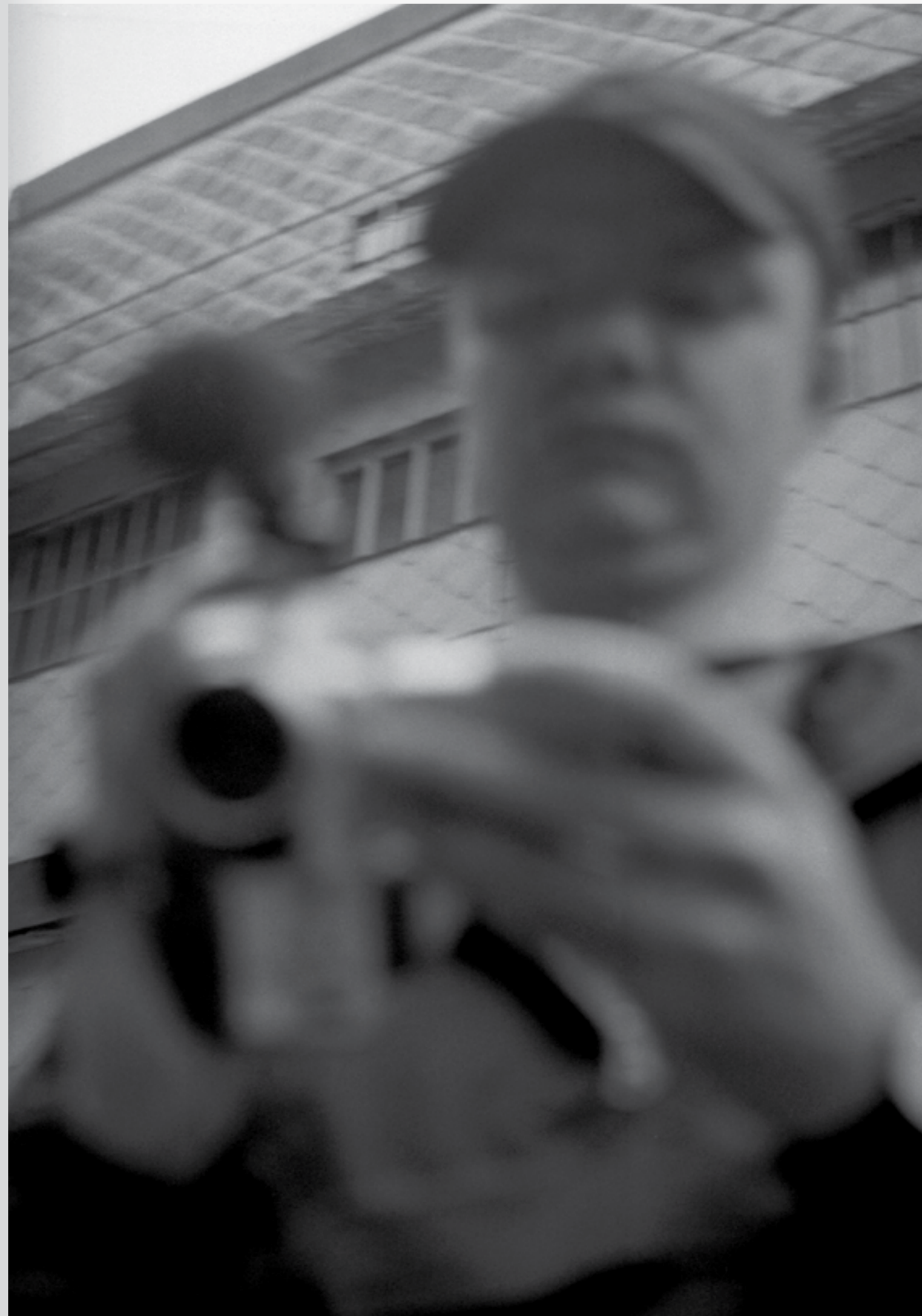
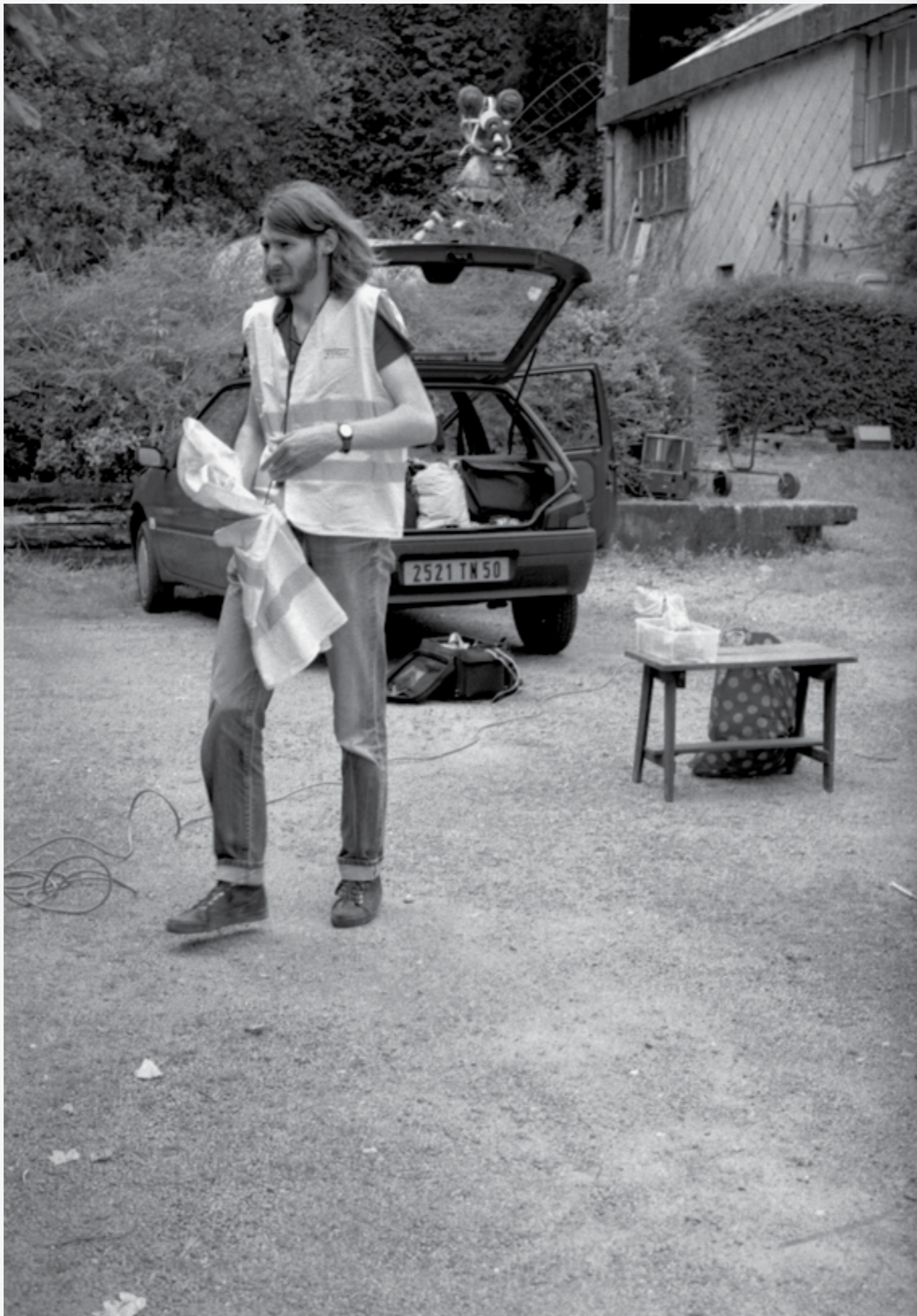


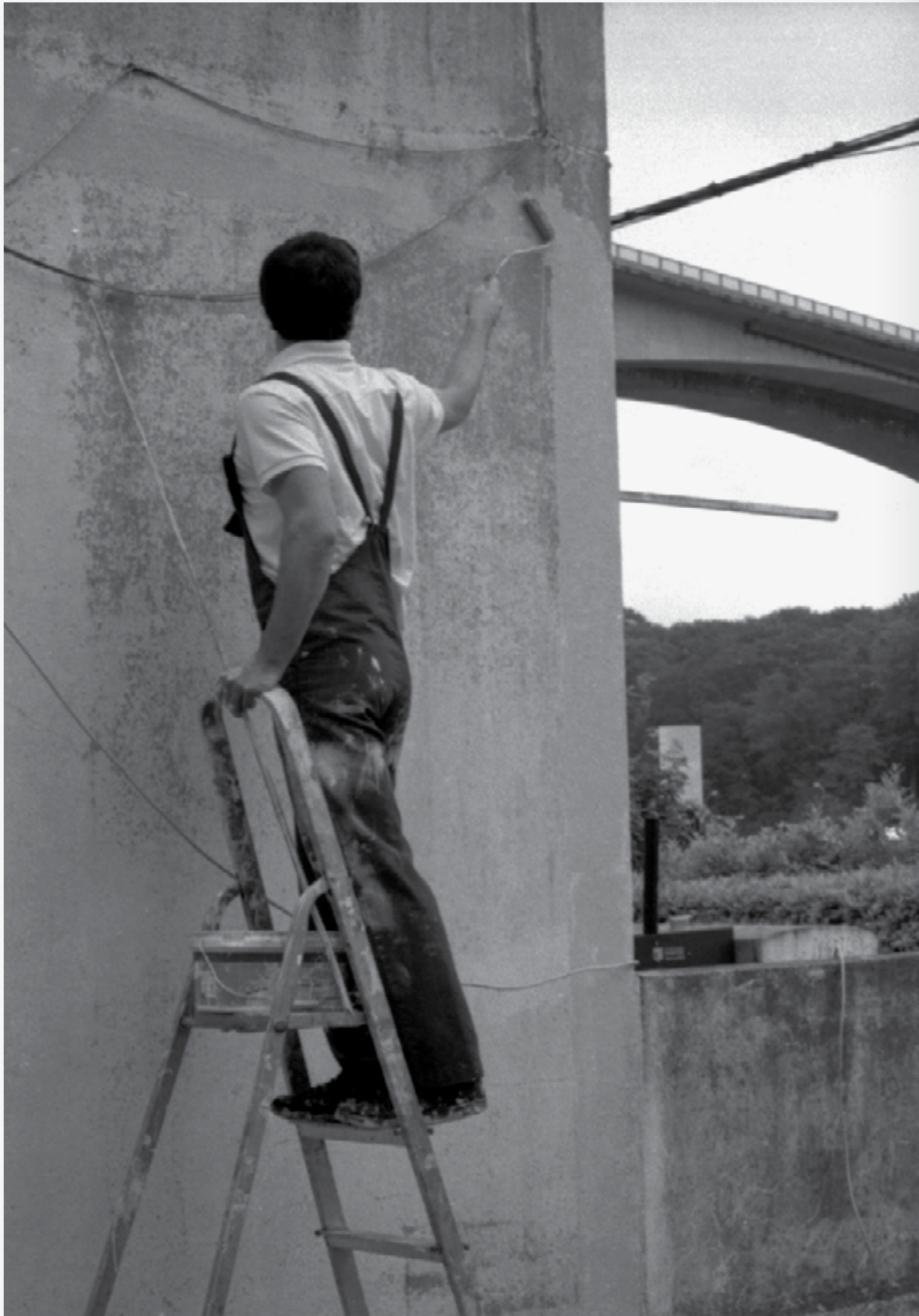




















WORLD

PHILE

GRACE

ARMED

Suivant le courant, en aval du viaduc ferroviaire. Installé dans une ancienne usine à gaz, le Chantier est le second magasin des Chiffonniers de la Joie, association dont l'activité est liée à la mise en vente d'objets récupérés et restaurés. Par ce biais elle est un foyer d'insertion sociale pour des personnes marginalisées.

À contre-courant, en amont du pont routier. Installé dans la maison ouvrière attenante à l'ancien transformateur EDF, l'Urgence de l'art est à la fois un lieu de résidence et une « galerie ambulance » itinérante. Elle mène une action solidaire d'échange artistique qui assure la diffusion et la mise en valeur des productions des artistes de passage.

Au milieu de ces flux alternatifs confondus, les Frères Ripoulain tentent d'oraliser les énergies que consomment les deux structures, de connecter symboliquement les « gaziers » et les « brancardiers ».

Gaz Rare est un hommage à l'action intime et besogneuse qui se trame à l'intérieur du Chantier.

Volt Face l'enseigne d'une résistance électrique qui est nourrie en arrière-cour de la confiance de ses acteurs.

Comme un mouvement perpétuel, les Frères Ripoulain font de la peinture murale une énergie qui renouvelle les valeurs locales et ravive les passions collectives.

















Les Frères Ripoulain comme élection d'un pseudonyme et réappropriation d'une marque déposée, convoquent, à la seule évocation de leur nom, un médium, celui même qui fit les heures de gloire de la marque de couleur et un champ d'investigation, celui des murs, des parpaings, des palissades, des maisons aussi. Une couleur appliquée au m² à renforts de rouleaux télescopés au besoin et à l'échelle de la ville. Une peinture qu'il conviendra de porter à bouts de bras et le nez en l'air et de jauger avec quelques pas de recul. Du gros œuvre en somme, à mi chemin entre l'industrie et la peinture, entre le graffiti – sauvage – et la réhabilitation – prescrite –, d'autant que ces deux-là opèrent en uniforme. Le bleu de travail apporte l'ambiguïté suffisante, la portion congrue de la régularité d'une action, celle qui, à tout le moins, n'effrayera pas le badaud. Si les graffeurs se mettent à s'habiller comme les peintres en bâtiments ou les employés de la ville, on risque de ne plus distinguer ceux qui maculent les murs de ceux qui les repeignent. Les acteurs de la décision publique jouissent d'une impersonnalité assez remarquable et plutôt pratique : « ils construisent un pont », « ils détruisent un immeuble ». Des constats que l'on dresse quotidiennement sans finalement y prêter plus attention.

Pourtant la ville s'est, en quelques années, considérablement modifiée et la spéculation immobilière, de préférence ascensionnelle, a fini par obturer la vision, comme une fenêtre aveugle. Des quartiers entiers se sont vus disloqués, remembrés, subdivisés en lots, phagocytant au passage les petits propriétaires et précisément, leur lopin de terre. Et les friches industrielles, témoins sclérosés d'une activité perdue, éventrent la ville comme trouée au regard. Pour l'heure voici des vides urbains, greffés en interstices, des non-lieux en transit, en suspens, promis dans un avenir proche à 3000 m² de bureaux ou à des résidences de grand standing. Ce sont ces lieux que les Frères Ripoulain investissent, ceux qui à la fois ne sont plus et ne sont pas encore.

Leurs interventions consistent à en marquer le passage de leur sceau en forme de slogans déclamés à même les murs. Ces messages que l'on peut qualifier d'intérêt général, s'adressent à tous les acteurs de la ville : à l'habitant, au passant, au promoteur. Ils peuvent tenir du simple constat, de la mise en garde ou de la dénonciation, mais portent tous l'urgence d'un compte à rebours bien entamé et dont l'échéance ne leur appartient plus. Ces lieux sont gagnés à pieds, à l'échelle du corps, au terme d'un repérage presque quotidien et le degré de l'infiltration se mesure dans le temps puisque les murs élus comptent sur la chronologie des événements. L'œuvre des Ripoulain se dévoile successivement, par procuration, comme un pied de nez aux pelleteuses puisque nombre de ces slogans, posés dans l'enceinte même des bâtiments, s'ouvriront à mesure que les murs tomberont. Et, paradoxalement, les machines abattant les cloisons comme des châteaux de cartes, libèreront les murs porteurs. Les Ripoulain utilisent donc l'abattage à leur compte comme mécanisme autonome d'exhumation et d'exhibition de leurs actions.

L'action des Frères Ripoulain fait, au sein des murs, valeur de palimpseste puisque la ville enfouie, perdue, agit en échos sur la ville présente dont elle forme finalement les soubassements et que son image, celle de ses décombres et de son fantôme ne cesse de hanter les esprits. En infiltrant la ville sur le mode de ses imminentes mutations et en balisant ces espaces, les Frères Ripoulain s'adonnent à une pratique territorialisante de la peinture. A partir de là, la ville est une situation qui consiste en ses objets, en l'espace alentour et en la déambulation spatio-temporelle de celui qui s'y perd. La marche à laquelle ils s'adonnent et, partant, leurs interventions picturales, vont mettre en écho des faits, des lieux et des rencontres. Marcher dans la ville en constitue la réalisation spatiale comme un récit de territoires qui, listant le réel, cartographiant les lieux et les espaces, élaborent une géographie non plus physique mais aussi mentale. La ville est agencée en vue d'un sens en creux dont il faut se saisir et le corps comme outil de mesure, dont la marche est l'un des possibles, est bien ce par quoi la ville s'éprouve voire se met à jour.

Pratiquer la ville pour les Ripoulain, c'est aussi jouer à la ville. On peut y voir un immense jeu de construction à échelle 1 dont les modules sont interchangeable, renversables, pliables et dépliables à l'infini, à l'image d'une ville de carton aux maisons de paille ; parce que c'est peut-être bien de cela dont il s'agit, une ville de carton dont des pans entiers tombent d'un simple revers de la main. En justiciers vengeurs, les Ripoulain convoquent un univers enfantin de gentils - les riverains - et de méchants - les promoteurs. Dans ce joyeux bordel où s'entrecroisent des loups, des serpents et des cochons, il y a des Bandits, des vilains vilains, des cow-boys et des indiens, le tout servi par un graphisme coloré et une typographie ludique. Pour ces lieux, les inscriptions des frères ont quelque chose d'ultime comme un constat tragi-comique. Ce qui est dit là est plutôt grave, le sempiternel combat du pot de terre,

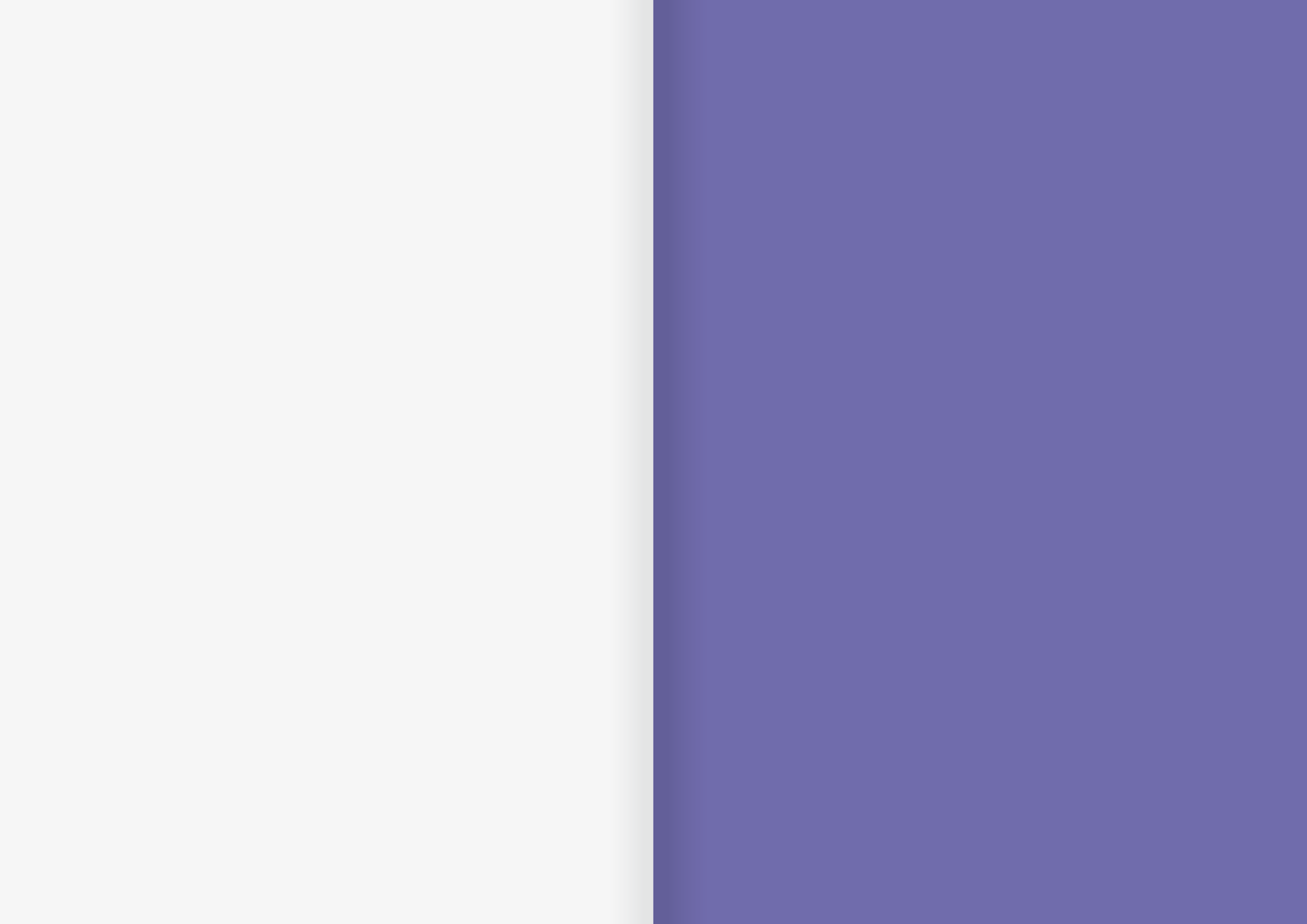
l'urbanisation à tout va, le gaspillage pire, tout cela est vain ; mais en même temps, si les murs pouvaient parler, gageons qu'ils n'auraient pas mieux dit.


Enfin, le graffiti tel que le pratiquent les Frères Ripoulain ouvre considérablement le genre et lui confère un supplément. Leur pratique a sans doute plus à voir avec la peinture dont l'histoire ancestrale nous renvoie à la sortie de l'atelier autant qu'aux codes publicitaires. D'une part, en raison des outils employés : le rouleau permet de véritables aplats. D'autre part, en raison du personnage que les frères ont construit : celui de l'exécutant impassible, le peintre en bâtiment en bleu de travail avec son échelle sous le bras dont la journée de travail est encore à faire.

Effectivement, il y a au sein de la ville beaucoup à faire. En intervenant en plein jour et à visage découvert, il ne s'agit pas simplement de brouiller les pistes, de tromper le gendarme, mais aussi d'endosser une certaine responsabilité dédiée non plus à la seule apposition volée de son nom mais engagée directement envers la ville, mieux, envers sa ville. La démarche des Frères Ripoulain est sans nul doute une démarche citoyenne.

Aurélie Noury

Rennes, juin 2007





Les Frères Ripoulain sont invités par les Moyens du Bord, association plate-forme pour les arts visuels en pays de Morlaix, à l'occasion de leur exposition d'été « Plasticité » qui interroge la place de l'artiste dans la société. Il s'agit pour les deux acolytes de réaliser des peintures murales en fonction des murs qui leur sont proposés. Prenant la mesure du travail accompli par les acteurs locaux, ils improvisent deux formules *Gaz Rare* et *Volt Face* en regard des sites qui partagent une même énergie alternative : le Chantier et l'Urgence de l'Art.

Richard Louvet et Bruno Elisabeth du Bureau d'Investigation Photographique les accompagnent pour ces 48 heures de résidence dans le Finistère. Coups de rouleau, blagues potaches et autres débordements, rien n'échappe à leurs objectifs acerbes.